LILY
TUCK

La probabilité du bonheur

roman traduit de l'anglais (États-Unis)
par Patrice Repusseau

Jacqueline Chambon

PRÉSENTATION

"Elle ne peut imaginer une vie sans Philip. Elle ne le veut pas non plus." Devant son mari, mort subitement tandis qu'il se reposait dans son lit, l'esprit de Nina erre sans pouvoir se fixer entre un présent encore incompréhensible et des souvenirs qui affleurent en autant d'instantanés aussi épars que lumineux. Sa vie ressemble aux verres de couleur échappés d'un kaléidoscope, certes toujours aussi brillants mais incapables de former désormais la moindre figure. Comme si seul l'homme allongé devant elle avait été capable de donner un sens à leurs quarante-deux ans de vie commune. Avec élégance, la narratrice semble s'effacer pour dresser le portrait magnifique d'un homme doué pour le bonheur, d'un mathématicien brillant qui savait relativiser les aléas de l'existence en en faisant la matière de démonstrations aussi absconses qu'amusantes.

Dans ce roman d'amour, vibrant de sensualité, où les moments heureux semblent être autant d'hymnes à une vie désormais éteinte, Lily Tuck dessine en creux, sans presque le nommer, l'absolu malheur de la perte.

LILY TUCK

Lily Tuck vit à New York. Après Paraguay, couronné du prestigieux National Book Award, et Siam, La Probabilité du bonheur *est son troisième roman à paraître chez Jacqueline Chambon.*

DU MÊME AUTEUR

PARAGUAY, Jacqueline Chambon, 2010.
SIAM, Jacqueline Chambon, 2012.

Wish You Were Here, Harold Rome, © Chappel & Co Inc.,
droits exclusifs pour France, Territoires SACEM (Luxembourg exclu)
et RTL (Programmes Français) : Warner Chappell Music France.

La Vie en rose, Édith Piaf / Louiguy, © Éditions Beuscher Arpège, 1946.
Publié avec l'aimable autorisation des Éditions Beuscher Arpège.

I bid You Goodnight, Joseph Spence, Éditions Tradition Music Co.
Avec l'aimable autorisation de BMG Rights Management (France).

Titre original :
I married you for happiness
Éditeur original :
Grove/Atlantic, New York
© Lily Tuck, 2011

© ACTES SUD, 2014
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-03607-2

Lily Tuck

La probabilité du bonheur

roman traduit de l'anglais (États-Unis)
par Patrice Repusseau

Jacqueline Chambon

À la mémoire d'Edward Hallam Tuck.

Nous ne nous tenons jamais au temps présent. Nous anticipons l'avenir trop lent à venir, comme pour hâter son cours ; ou nous rappelons le passé pour l'arrêter comme trop prompt : si imprudents que nous errons dans les temps qui ne sont pas nôtres, et ne pensons point au seul qui nous appartient ; et si vains, que nous songeons à ceux qui ne sont rien, et échappons sans réflexion le seul qui subsiste. C'est que le présent, d'ordinaire, nous blesse.

Blaise Pascal,
Pensées.

Rien n'est plus terrorisant que la possibilité que rien ne soit caché. Rien n'est plus scandaleux qu'un mariage heureux.

Adam Phillips,
Monogamie.

Sa main refroidit ; elle la tient quand même. Assise à son chevet, elle ne pleure pas. De temps en temps, elle pose sa joue contre la sienne, trouvant un maigre réconfort aux rudes poils de sa barbe de quelques jours, et elle lui parle un peu.

Je t'aime, lui dit-elle.

Je t'aimerai toujours.

*Je t'aime**[1], dit-elle.

On annonce de la pluie pour la soirée et elle entend le vent qui se lève dehors. Il souffle à travers les branches des chênes et elle entend un volet qui claque contre le mur, et qui claque à nouveau. Il faut qu'elle pense à lui demander de le réparer – inutile, elle y pense. Une voiture passe, la radio à fond. Un lourd son métallique, elle ne distingue pas les paroles. Des

1. Les mots ou expressions en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte. *(Toutes les notes sont du traducteur.)*

adolescents. À quel point ils sont ignorants, ils ne se doutent guère de ce que la vie leur réserve – ou la mort. Peut-être sont-ils soûls, ou défoncés. Elle imagine les nuages qui filent dans le ciel, cachant à moitié les étoiles tandis que la voiture bringuebalante dévale le chemin de terre, dispersant des cailloux derrière elle comme de la mitraille. Un hurlement. Une vitre qu'on baisse et une boîte de bière qu'on jette et qu'il lui faudra ramasser dans la matinée. Ça la met en colère, mais lui s'en offusque moins, ce qui l'irrite aussi.

Un air commence à tourner dans sa tête. Elle le reconnaît à moitié, mais elle n'est pas musicienne. *Chante !* lui lance-t-il parfois, taquin, *chante quelque chose !* Il rit et, alors, c'est lui qui chante. Il a une belle voix.

Elle se penche pour essayer de saisir les paroles :

Tout peut arriver un après-midi d'été,
Tout doré, paresseux, évaporé et vaporeux.

Elle a presque envie de rire – *paresseux, vaporeux* ? Que ces mots paraissent ridicules et ça fait combien de temps qu'elle ne les a pas entendus ? Trente, non, quarante ans. La chanson qu'il chantait quand il lui faisait la cour, et une chanson qu'elle a rarement entendue avant, ou depuis. Elle se demande si c'est une vraie chanson ou s'il l'a inventée. Elle veut lui poser la question.

Doucement, de l'index, elle fait sans arrêt tourner la bague en or qu'il porte à l'annulaire. Sa bague à elle est plus étroite. À l'intérieur leurs noms sont gravés en lettres très ornées : *Nina* et *Philip*. Toutefois, avec le temps, quelques lettres se sont effacées – *Nin* et *Phi i*. Leurs noms ressemblent à des symboles mathématiques – on ne peut plus appropriés.

Il n'y a rien de gravé à l'intérieur de son alliance à lui. L'anneau original a glissé de son doigt et sombré dans l'Atlantique un jour où il faisait de la voile en solitaire au large de la côte bretonne, un après-midi d'été.

Un après-midi tout doré, évaporé et vaporeux – l'air lui trotte dans la tête.

Le matin Philip l'embrasse en partant au travail et le soir, de retour à la maison, il l'embrasse pour la saluer. Sur la bouche. Sans être passionné, ce baiser est parfois coquin, et il glisse sa langue dans sa bouche, comme pour évoquer des souvenirs. C'est surtout un baiser tendre, amical.

Comment s'est passée ta journée ? demande-t-il.

Elle hausse les épaules. Il y a toujours des pépins : une machine en panne, une fuite, une taupe qui retourne le jardin. Elle n'a jamais suffisamment de temps pour peindre.

Et la tienne ?

Comment répondait-il ?

Très bien ?

C'est un optimiste.

Nous avons eu une réunion du conseil de faculté. Il faudrait que tu entendes ces nouveaux physiciens ! Philip secoue la tête, se tape le front du doigt. Fous, dit-il.

Mais Philip n'est pas fou.

En dépit du vieil adage – quel en est l'auteur ? – qui veut que les mathématiciens aient tendance à perdre la raison, et les artistes à la conserver.

Le problème, c'est la logique. Pas l'imagination.

De ses doigts, elle trace le contour de ses lèvres. Sa tête se remplit d'images de femmes affligées plus familières de la mort qu'elle. Des Méditerranéennes au teint foncé, des femmes voilées, des femmes échevelées, des femmes véhémentes, manquant de dignité, qui se jettent sur les cadavres sanglants et mutilés de leurs maris, leurs pères, leurs enfants, couvrent leurs visages de baisers, et dont il faut les arracher de force tandis qu'elles poussent des hurlements et maudissent leur sort.

Elle n'est qu'un fantôme, fragile et blême. De sa main libre, elle se touche le visage afin de vérifier.

Le jour de leur mariage, il se met à pleuvoir ; certains affirment que ça porte chance, d'autres disent qu'ils sont en train de se mouiller.

Elle est superstitieuse. Si elle peut l'éviter, elle ne passe jamais sous une échelle et n'ouvre jamais un parapluie à l'intérieur de la maison. Enfant, elle

scandait : *Marche sur une crevasse, et c'est ton pied qui casse*. Même maintenant, à l'âge adulte, elle regarde le trottoir et, dans la mesure du possible, évite les crevasses. Les habitudes ont la vie dure.

Il n'est pas superstitieux. Ou, s'il l'est, il ne veut pas le reconnaître. Indigne d'un homme, la superstition est médiévale, païenne. Cependant, il croit vraiment aux coïncidences, à la bonne fortune, aux événements fortuits. Il croit plutôt au hasard qu'au rapport de cause à effet. Au probable et pas à l'inévitable.

Qu'est-ce qu'il répète sans arrêt ?

On ne peut pas prédire les idées.

L'espace d'un instant, la pluie s'est changée en neige. Des rafales – tout à fait hors de saison. Elle s'inquiète pour ses chaussures. Des escarpins à talons hauts en satin blanc ornés de boutons de rose en plastique rose fixés dessus. Des mois plus tard, en essayant de les teindre en noir, elle n'obtient qu'une couleur marron sale.

Elle aurait dû se méfier. Le noir est achromatique.

Un mariage campagnard – modeste et lugubre. Dressée sur la pelouse de ses parents, la tente pour la réception n'est pas suffisamment chauffée. Sous les pieds le sol est détrempé et les souliers des femmes s'enfoncent dans l'herbe. Les invités gardent leurs manteaux et parlent du pilote de l'U-2 qui a été abattu ce jour-là.

Comment s'appelle-t-il ?

Elle surprend le garçon d'honneur de Philip en train de dire, souvenez-vous bien de ce que je vous dis, il va y avoir des représailles américaines et nous

allons nous retrouver avec une guerre nucléaire sur les bras.

Quelqu'un d'autre déclare, Kennedy a les mains liées, tout comme McNamara, George Ball, Bundy, et le général Taylor.

Le garçon d'honneur affirme, Kennedy est un imbécile.

Que peut-il faire d'autre ? lui demande une femme du nom de Laura.

N'oubliez pas la baie des Cochons. Entièrement de notre faute, rétorque le garçon d'honneur. La colère s'empare de lui.

Ne parlons pas de politique. Nous sommes à un mariage. Nous sommes censés faire la fête, ne l'oubliez pas ! fait Laura. Elle aussi a l'air en colère.

Laura, aux dernières nouvelles, vit à San Francisco avec une autre femme qui fabrique des poteries. Le garçon d'honneur a péri dans une avalanche. Il faisait du ski hors-piste dans de la poudreuse derrière une montagne de l'Idaho avec sa fille de quatorze ans. Elle aussi a été tuée. Elle s'appelait Eva Marie – du nom de l'actrice[1], suppose-t-elle.

Tout peut arriver un après-midi d'été.

1. Eva Marie Saint, née en 1924.

Arrête, se dit-elle, en plaquant ses mains sur ses oreilles.

Rudolf Anderson – le nom du pilote de l'U-2 abattu.

Curieux, les souvenirs qui reviennent.

Par exemple un jour à Boston, alors qu'elle était étudiante, elle a aperçu Fidel Castro. Elle se rappelle l'émoi suscité par l'événement. Dans son treillis vert olive, il avait fière allure. Il avait alors trente-trois ans, portait les cheveux longs et une barbe hirsute. Son regard avait croisé le sien, et il lui avait souri. De cela, elle est sûre. Mais elle n'avait rien d'une radicale ; au contraire, quand elle y repense, elle était plutôt timorée.

Jolie et timorée.

Ses pensées la ramènent à ces Méditerranéennes basanées, des femmes voilées, des femmes échevelées, et elle aimerait pouvoir se marteler la poitrine et hurler sa douleur.

Pour leur lune de miel, ils vont au Mexique, pour regarder des papillons.

Des papillons ? Pourquoi ? Nina tente d'élever une objection.

Des monarques. Des millions de monarques. C'est encore tôt pour leur voyage de migration, mais j'ai

toujours voulu les voir. Et ensuite, nous pouvons aller nous détendre sur la plage, promet Philip.

On loue la voiture, une vieille Renault. Ils ont quitté Mexico pour Angangueo et les routes étroites et escarpées serpentent alors qu'ils progressent dans les montagnes de la Sierra Chincua. Ils rencontrent peu de voitures ; les bus et les camions klaxonnent sans arrêt et ne mettent pas leurs clignotants pour doubler. Aucun panneau n'indique le but de leur destination.

¿ Dónde ? ¿ Dónde Angangueo ? crie Philip à tout bout de champ par la fenêtre. Plantés au bord de la route, les enfants muets d'étonnement n'en reviennent pas. Ils lèvent les iguanes à bout de bras pour montrer qu'ils sont à vendre ; ils sont ligotés avec de la ficelle. On dit que leur chair est bonne.

Il paraît que ça a le goût du poulet, dit Philip.

Comment le sais-tu ? demande Nina.

Au lieu de lui répondre, Philip allonge le bras pour lui caresser la jambe.

Garde les mains sur le volant, dit Nina, en écartant sa main.

À Angangueo ils descendent dans un petit hôtel proche de la plaza de la Constitución ; ils sont les seuls touristes et tout le monde les dévisage. Avant de dîner, ils vont visiter l'église. Prise d'une impulsion soudaine, Nina allume un cierge.

Pour qui ? demande Philip.

Nina hausse les épaules. Je ne sais pas. Pour nous.

Bonne idée, fait Philip, en lui serrant très fort l'épaule.

Le lendemain, quand ils sortent du lit, ils ont le corps couvert de piqûres rouges. Des puces.

Ils ont pris un guide et le suivent plus d'une heure sur une étroite route en lacets qui grimpe toujours plus haut dans la montagne. Ils avancent en file indienne, Philip devant elle. Grand et mince, Philip souffre d'une légère claudication – enfant, il est tombé d'un arbre, et le tibia ne s'est pas remis convenablement –, ce qui lui donne une certaine vulnérabilité et ajoute à son charme. Il est arrivé à Nina de l'accuser d'exagérer sa claudication pour susciter la compassion. Mais, la plupart du temps, on remarque à peine qu'il boite sauf quand il est fatigué ou qu'ils se disputent.

Le ciel est un peu couvert et il fait frais – c'est qu'ils sont en altitude. Deux mille quatre cents ou deux mille sept cents mètres, estime Philip. Cernés par les hauts sapins, ils sont privés de panorama. Il fait humide et ils ont du mal à respirer. C'est encore loin ? Elle veut poser la question, mais se ravise quand, tout à coup, le guide s'arrête et pointe du doigt. Tout d'abord, Nina ne distingue pas ce qu'il montre. Un tapis orange jonche le sol de la forêt. Des feuilles. Non. Des papillons. Des milliers et des milliers de papillons. Quand elle lève la tête, elle en voit davantage qui pendent des branches en grosses grappes semblables à des essaims. Quelques rares individus volettent sans énergie d'un arbre à l'autre, mais la plupart des papillons sont immobiles.

On dirait qu'ils sont morts, dit-elle.

Ils hibernent, répond Philip.

En revenant en ville, Philip essaie d'expliquer. Il existe deux théories à propos du retour que les

monarques effectuent chaque année toujours au même endroit – stupéfiant quand on sait que la plupart n'y sont jamais allés. Une théorie veut que leur corps contienne un peu de magnétite qui leur sert de boussole et les ramène à ces montagnes pleines de fer magnétique et, d'après la deuxième théorie, les papillons utilisent une boussole intérieure —

Nina a cessé d'écouter. Regardez. Elle montre des plantes au rouge éclatant qui poussent sous les sapins.

Limóncillos, dit le guide en faisant semblant de boire dans ses mains.

Sí, fait Nina. À ce moment-là, elle a soif.

D'Angangueo, ils se rendent à Puerto Vallarta où ils vont passer les tout derniers jours de leur lune de miel. Dans la voiture, Nina ferme les yeux et essaie de dormir quand, brusquement, Philip freine et elle est précipitée contre le tableau de bord. Ils ont heurté quelque chose.

Oh, mon Dieu. Un enfant ! s'écrie Nina.

Un cochon a traversé la route en courant avant que Philip puisse s'arrêter. L'échine brisée, l'animal gît au milieu de la route en poussant des cris aigus. À chaque cri qu'il pousse, sa gueule se remplit d'un sang noir. En quelques instants et apparemment surgis de nulle part, des hommes, des femmes et des enfants, se sont rassemblés au bord de la route et observent. Philip et Nina sortent de la voiture et restent côte à côte. Il fait très chaud et la lumière est aveuglante.

S'abritant les yeux de la main, elle dit, Philip, fais quelque chose. À entendre ce cochon, on dirait un bébé qui crie.

Qu'est-ce que tu veux que je fasse ? répond Philip, d'une voix anormalement perçante. Le tuer ?

Un homme coiffé d'un chapeau de paille s'approche de Philip. L'homme tient un bâton. Philip sort son portefeuille de sa poche arrière et, sans piper, lui donne vingt dollars. L'homme les prend, lui aussi sans adresser un mot à Philip.

De retour dans la voiture, Nina et Philip demeurent silencieux jusqu'à Puerto Vallarta où Nina annonce, Voilà la mer.

Alors il lui parle d'Iris.

Un accident.

Au lit ce soir-là, Philip dit, je me demande si le type au bâton était vraiment le propriétaire du cochon. Ça aurait pu être n'importe qui.

Oui, acquiesce Nina. Ça aurait pu être n'importe qui.

Ces piqûres de mouches, ajoute-t-elle, me rendent folle.

Moi aussi, dit Philip, en la prenant dans ses bras.

Elle croit que Philip l'aimait, mais comment peut-elle en être certaine ? La croyance vise à la connaissance. Mais comment vérifier ce qu'elle croit ? Au moyen d'une preuve logique ? Au moyen d'axiomes connus autrement et, par exemple, par l'intuition. Qui a pensé cela ? Socrate ? Platon ? Elle ne s'en souvient pas ; lui revient seulement le nom de son professeur

de philosophie du lycée. Mlle Pieters, qui était flamande, et sa façon de dire *Platone*.

Il faudrait qu'elle relise Platon. Platon la consolerait peut-être. La sagesse. La philosophie. Ou qu'elle étudie les philosophes orientaux. Le zen. Peut-être devrait-elle se faire nonne bouddhiste. Se raser la tête, porter une grande robe blanche, mettre des sandales en plastique bon marché.

Elle entend le vent au-dehors secouer les branches des arbres. Le volet bat une nouvelle fois contre le mur de la maison. Maintenant qui le réparera ?

Qui tondra la pelouse ? Qui changera l'ampoule électrique en bas dans l'entrée, qu'elle ne peut pas atteindre ?

Comment peut-elle bien penser à des choses pareilles ?

Elle est contente qu'il fasse nuit et que la chambre soit plongée dans l'obscurité.

Le temps qui passe est beaucoup plus bienveillant la nuit – elle a lu ça récemment quelque part.

Si d'aventure elle se tournait et regardait le réveil sur la table de chevet, elle saurait l'heure qu'il est – dix heures, onze heures, minuit, ou déjà le lendemain ? Mais elle ne veut pas regarder. Par contre, si elle pouvait, elle inverserait le temps. Remonter à hier, à la semaine dernière, à des années d'ici.

À Paris, dans un café au coin du boulevard Saint-Germain et de la rue du Bac. Elle revoit parfaitement l'endroit. Le printemps n'est pas arrivé, il fait encore froid, mais les tables déjà installées sur le trottoir forcent les piétons à marcher sur la chaussée. C'est samedi, et il y a foule. Les marronniers n'ont pas encore commencé à fleurir, quelques pousses vertes dardent sur les branches en signe d'espoir.

Elle revoit ce qu'elle porte. Un blouson d'aviateur en cuir acheté au marché aux puces, un foulard de soie jaune, des bottes. À l'époque, elle croit pouvoir passer pour une Française, et elle estime qu'elle a du chic. C'est peut-être vrai. En tout cas, il pense qu'elle est française.

Vous permettez ?* demande-t-il, montrant la chaise vide à sa table.

Elle boit un *café crème** et lit un livre français. *Tropismes* de Nathalie Sarraute.

*Je vous en prie**, dit-elle sans lever les yeux.

Elle travaille dans une galerie à quelques rues de là, rue Jacques-Callot. La galerie présente surtout des peintres américains d'avant-garde. Les Français les apprécient et achètent leurs tableaux. En ce moment, la galerie expose un artiste californien qu'elle admire. L'artiste est plus âgé qu'elle, célèbre, et riche ; il a invité Nina à l'*hôtel particulier** où il loge sur la rive droite. Il lui a demandé d'apporter son maillot de bain – elle s'en souvient encore : un deux-pièces en coton à carreaux bleus et blancs. Les murs de la piscine, située au dernier étage de l'*hôtel particulier**, sont recouverts de panneaux de bois noir, on se croirait dans un paquebot de l'ancien temps ; des hublots y tiennent lieu de fenêtres. Elle suit